

## Au-delà du miroir

Fabienne Roitel

Number 80, Spring 1999

Vérités et mensonges

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13621ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Roitel, F. (1999). Au-delà du miroir. *Moebius*, (80), 141–144.

FABIENNE ROITEL

*Au-delà du miroir*

*Je suis un mensonge qui dit toujours la vérité.*

Jean Cocteau

À G.-É. B.

Entre la porte dérobée d'une salle d'attente  
et son univers de galeries qui donnent  
sur les vastes puits de la mémoire; entre la loterie  
des mots déclarés silencieux par la solitude  
et le désarroi presque palpable de la douleur,  
il y a le désordre de mon esprit  
sur le poignard inaltérable de la vie.  
Il y a l'*Alphabaire*. Cet homme étranger  
et pourtant si proche de moi, qui déchiffre les  
lignes tissées par mes paroles.  
Qui entre dans mes yeux clairs sans que j'y sois.

J'ai toujours menti, l'iris gelé de mes yeux était né pour  
harceler la vérité, existe-t-elle autrement que par  
hasard?

Je lui apprends ce que je veux lui donner.  
Tous ces corridors qui piétinent chacune  
des parcelles de mon existence  
ne s'échappent pas de moi  
sans heurts.  
La tempête de neige au dehors se pose sans un cri.  
Dedans le hurloir de ma tête,  
le sang bat ses heures jusqu'au désastre.  
Si je n'étais pas venue vers vous, je n'aurais pas su la honte  
inutile de l'indécence.

Il y a des sillons de moi qui m'ont trahie en  
 désertant la terre vulnérable qui nourrit mon âme.  
 Voleur de mots qui écoute ou questionne avec une  
 rigueur qu'il ne soupçonne même pas. Derrière les  
 sentinelles imprenables et muettes de ma maison,  
 de ma cour, des tilleuls de mon jardin, comme une  
 page fossilisée qui forme un pont par-dessus le  
 fleuve qui nous sépare, se lèvent les fantômes de ma  
 raison. Rebelle. Qui peut les assagir? Vois-tu la  
 langue noire et humide des racines de liseron  
 creuser son chemin dans la pierre pour atteindre  
 l'eau?

Dans la stupeur de l'air, l'enfant sait qu'il doit sacrifier sa  
 mère et son père pour survivre à sa propre histoire.  
 Ce n'est pas sans haine qu'on aime.

Son corps immobile, que l'âge veut rendre esclave,  
 ses mains minutieuses et sa voix, traversière et  
 chaude, qui me pénètre et m'écorche de sa douceur.  
 Il ourdit, dans le temps de ma visite, un labyrinthe  
 invisible tracé par la douleur qui  
 ignore les vils retranchements du mensonge.

Sait-il seulement quelle audace il me faudrait pour me  
 mettre nue? Dépouillée de désirs. Sous la glace, les  
 battements de l'eau comme de l'espoir engourdi.

Avec pour seule et unique couleur, la cendre  
 répudiée du passé. Donné en pâture aux autres sans  
 complaisance. Livré au loup qu'il est.  
 Entend-il la neige qui tombe sur les trottoirs  
 balayés par le vent? Ressent-il encore la peur qui  
 ruisselle dans ma gorge? Imperméable.  
 Goûte-t-il parfois au lait qui coule du plaisir?

La porosité des corps fait partager le même sang.  
 La peur du naufrage, au bord du lit, fait partager les  
 mêmes rêves.

La langue onirique de ma mère ne me rassure plus.  
 Je ne veux pas rêver devant lui parce qu'il veut être

un père. Je veux un amant. Les momies de pudeur  
ne hantent plus mes nuits. Mais si je suis libre, je  
ne dis rien. Vigilance sauvage de tous mes sens. In-  
vestie par les *abhar*<sup>1</sup>, ses mots inaudibles que vous  
m'arrachez sans remords assaillent mon sommeil.  
L'horizon avance vers moi comme une vérité vo-  
race. Je voudrais que vous soyez pieds nus sur la  
ligne coupante qui rejoint mon histoire déchirée.

Quand j'ai mal. Quand *moussar klajoth*<sup>2</sup>  
avale ma volonté, il me reste ton regard.

Dans sa pupille dilatée, un plaisir refusé.

Dévoreur de ma langue de Babel.

Confusion des sentiments qui oscillent entre le  
vous, le tu, le foudroiement.

Le langage est plein de pièges. Il redoute les pas qui le mè-  
nent vers la porte dérobée de sa passion.

Vous me rendez folle. Tu m'as sauvée puis  
abandonnée. Les femmes de mon espèce ont  
le meurtre facile alors pourquoi les aimer?

Je suis comme un chat ébouillanté.

Rescapé malgré lui. Un chat de gouttière qui  
marche sur le faite des toits sans vertige.

Qui ne craint pas de tomber.

Animal dans les replis de ma féminité.

Ogre sur ma part de bonheur. Ne dites rien.

Entre le rai lumineux de la tombée du jour et la  
noirceur violente du ciel, il y a cette beauté corro-  
sive qui brûle les yeux et la chair. Il y a aussi la

source qui  
chante.

Nous n'osons pas l'extravagance de la mort, encore moins  
celle de la vie.

---

1. Rats en hébreu.

2. Conscience dans les entrailles en hébreu.

Lorsqu'elle se réveilla, le monde était toujours moite et sourd. Les larmes coulaient toujours sur sa joue; dans la pièce, l'armoire en loupe d'orme, le miroir qui duplique les tableaux de Riopelle; en face d'elle, l'incendie. Une chemise qui murmure qu'on la froisse, des cheveux soignés qui rêvent d'être ébouriffés. L'amour en elle qui ne se dissipe pas. La bibliothèque ouverte. La porte fermée sur l'air saturé de frissons mauves.

Désormais, j'aurai toujours froid. Mentir pour vrai dans la chaleur du désir.

Vous craignez que l'espace de votre savoir ne s'effrite. La neige n'en finit pas de voler par-dessus les immeubles, devant la fenêtre de votre bureau, dans le creux de votre sourire. Comme l'hiver est beau dans votre chevelure!

L'alphabet de l'âme ne se donne pas sans risque.

Avec une exquise perversité, mes doigts, sur le bord en flammes de votre nuque, à l'envers de votre patience, tracent un sens à ce qui finira par s'endormir sous la neige. La poudrerie deviendra tourmente. Sédimenté dans la poussière, votre désir peut-il encore inventer des sentiers qui bifurquent jusqu'au mien?

Une bougie fragile suffit à éclairer la nuit. Le scintillement de la neige donne envie d'être pur. Se reposer dans l'hiver. Une dernière saison. Intacte.

J'ouvrirai le tiroir de votre secrétaire. Là où vous cachez votre arme. Ultime protection contre la folie des autres. Je prendrai le revolver au chien noir si discret. Je l'entends déjà crier de froid dans la paume de ma main déterminée. Et puis, avec un soin extrême, humblement, je tirerai droit devant moi. Sur le miroir glacé, mon ombre se taira. Et vous m'appartiendrez.